

Chapitre 04 : Un parcours un réseau

L'époque actuelle se caractérise, pour chaque individu, par un va-et-vient entre le niveau local et le niveau global. Un épicier de Nanuet, près de New York, qui est originaire du Kerala en Inde, a ouvert une salle de cinéma qui montre deux films indiens par soirée, pour permettre à ses 200 000 citoyens de l'agglomération et leurs enfants de rester en contact avec la culture indienne (Marc Augé et Jean-Paul Colleyn, « L'anthropologie » : 22)

Parler de réseaux revient à parler d'une multiplicité de relations structurant un groupe, une communauté ou une association. Ces relations forment, parfois, des communautés, des groupements et diverses autres manières d'organisation sociale dont dépendent le contact. Faire partie d'un réseau, c'est être dans une relation symétrique basée sur des transactions et des échanges réciproques.

Le concept de réseau social a été inauguré par J. A. Barnes en 1954 avec sa publication dans la revue *Human Relations* (Fialho, 2015). Selon lui (1954, 1987), le réseau n'est pas chapeauté par une autorité spécifique. Ce concept est alors devenu un socle permettant de décrire les parcours et les territorialités élaborés à partir d'un élément en particulier, la nationalité. Il n'y a pas de limite entre les frontières des différents « groupes ». Chaque individu se situe au centre d'un faisceau de relations qui rencontre également d'autres centres, en même temps qu'il touche à des centres antérieurs. Selon Barnes (*ibid* : 43), « *each person is, as it were, in touch with a number of other people, some of whom are directly in touch with each other and some of whom are not. Similarly each person has a number of friends, and these friends have their own friends; some of any one person's friends know each other, others do not. I find it convenient to talk of a social field of this kind as a network* ».

Cependant, l'une des premières études concernant la structure sociale qui se soit basée sur la relation entre les individus est attribuée à Radcliffe-Brown (1968), qui a travaillé sur les relations parentales. Cet anthropologue anglais considère que les relations interpersonnelles constituent la raison qui pousse un groupe à construire son identité et son fonctionnement autour des relations établies par les individus, telles que les relations de parenté, de subordination hiérarchique, etc. Selon l'auteur (*ibidem*, p. 279), « si on examine une communauté comme une tribu africaine ou

australienne, on y reconnaîtra l'existence d'une structure sociale : les êtres humains pris individuellement, qui sont, dans ce cas, les éléments fondamentaux, sont liés par un jeu défini de relations sociales dans une totalité intégrée. La permanence de la structure sociale, comme celle de la structure organique, n'est pas détruite par les changements d'éléments. Les individus peuvent quitter la société par la morte ou d'une autre façon ; d'autres peuvent y entrer. La permanence de la structure est maintenue par le processus de la vie sociale qui consiste en des actions et des interactions des êtres humains individuels et des groupes organisés qui les lient les uns aux autres. La vie sociale de la communauté est définie ici comme le fonctionnement de la structure sociale ».

Après avoir étudié le terrain pendant cinq mois, je me demande si les migrants indiens de Marseille édifient un réseau ou une communauté. Comment peut-on classer ce groupe selon les catégories des sciences sociales ? Ce chapitre est donc consacré à l'exploration de la structure qui maintient le contact et les rapports entre les Indiens. Sont-ils un réseau ou une communauté ?

Pour essayer de répondre à ces questions, le chapitre est organisé en trois parties. Dans la première section, j'expose l'ethnographie d'un groupe Facebook dans lequel nous pouvons déceler deux éléments de la migration indienne à Marseille : le virtuel et la coopération. Ensuite, j'introduirai le milieu de la restauration, dans le but d'exposer la façon dont ce milieu construit et renforce une communication en réseau à partir de ce que j'appellerai une « solidarité ». Enfin, la troisième section porte sur une observation ethnographique de la fête de Diwali qui a eu lieu en novembre dans un restaurant au bord de la plage.

1. Virtuel et Coopération : un groupe sur Facebook

Au cours des dernières décennies, l'utilisation d'internet – en particulier des réseaux sociaux – est devenue un acteur fondamental de l'articulation de la société civile vis-à-vis des dirigeants politiques et de l'élaboration de mouvements sociaux. Cet élément, d'après le sociologue Anthony Giddens (2002), correspond à l'une des plus importantes conséquences de l'ère de la globalisation, dans laquelle nous, les « Occidentaux », sommes tous insérés. Dans l'actualité, le produit des actions est la manière dont les rapports entre les individus et l'environnement sont édifiés. Dissuader un capital, c'est aussi dissuader un produit, soit-il un effet de l'industrialisation ou d'un autre capital culturel ajoutant de valeur aux mouvements entre la migration et les relations

diplomatiques. Se pencher sur les migrations actuelles revient à se pencher également sur la technologie. La ville de Marseille, berceau de cet entremêlement d'arrivées et de départs, absorbe la technologie devenue toile de fond de la vie quotidienne des migrants.

Le promeneur qui circule dans les rues du centre-ville entend souvent des conversations téléphoniques. Parlant arabe, ils s'adressent à un Autre qui est lointain. Dans la plupart des cas, ils parlent avec un membre de leur famille. Cette communication déclenchée par le virtuel – surtout par les réseaux sociaux – devient un acteur fondamental dans ce phénomène que nous appelons l'exil. Dans la mesure où l'affectivité, la souffrance et la nostalgie font partie d'un ensemble que nous appelons la migration, la communication et l'illusion d'« être là-bas » sont les occasions qui permettent à nous, les migrants – je m'inclus dans cette catégorie en écrivant ce texte en même temps que je demeure constamment connecté avec le Brésil –, d'articuler à l'exil un échappatoire. Nous parlons notre langue maternelle, nous cultivons les mêmes amis et à la fois nous vivons un autre temps, le temps de ceux qui nous accueillent malgré la distance.

Pour les migrants indiens de Marseille, la relation entre ici et là-bas n'est pas différente. Conformément à ce que j'ai pu vous exposer ci-dessus, le Facebook a été un outil sine qua non pour permettre de mener à bien mon terrain. Mon objectif est de vous expliquer comment un réseau social a agi comme un outil ethnographique, en particulier à cause de la structure solidaire qu'il fournit aux migrants indiens. Comment un dispositif virtuel a-t-il pu orienter une ethnographie qui avait commencé par des tentatives infructueuses d'insertion dans le milieu de la restauration ?

Lorsque je suis allé sur le terrain, mon point d'attaque passait par les restaurants indiens de la ville, où la prise de contact est rapidement devenue restreinte et difficile. Les dialogues en anglais étaient éphémères et les longues journées de travail étaient toujours données comme excuse pour justifier de mettre un terme aux conversations. Deux restaurants m'ont néanmoins ouvert les portes afin que je puisse les fréquenter plusieurs fois pour arriver à mieux connaître la trajectoire des propriétaires. Au cours de ces relations, une donnée revenait sans cesse l'espace dans les discours : un groupe Facebook. Cet outil virtuel, selon mes interlocuteurs, permettait de diffuser les activités culturelles indiennes, en plus d'être un lieu virtuel où j'aurais l'occasion de « rencontrer plein d'indiens ».

Indians in Marseille est un groupe créé à la fin des années 2000 par des étudiants de la Kedge Business School. Composé de 966 membres, le groupe fonctionne comme un outil de coopération et de soutien pour les Indiens récemment arrivés à Marseille. Dans sa description, on peut

trouver une référence à quatre autres groupes d'Indiens en France : *Indians in Paris*, 26.108 membres ; *Indians in Lyon*, 2.519 membres ; *Indians in Lille*, 1.919 membres ; et *Indians in Nice*, 859 membres. Certaines des personnes qui fréquentent ces groupes font partie de plus d'un groupe à la fois, parfois même de tous. Le réseau qui connecte ces individus n'est pas restreint au cadre territorial auquel il appartient, mais à un réseau plus large délimité par le fait de résider ou d'avoir résidé en France. D'ailleurs, il est possible de noter que la circulation de ces individus entre les villes françaises est fréquente. Toute comme Emmanuelle, qui est d'abord arrivée à Paris, Thierry a atterri à Montpellier. La présence dans plus d'un groupe ne limite pas le migrant à appartenir au réseau d'indiens habitant à Marseille, Lyon ou Paris, mais à celui des indiens qui résident en France ou qui y ont autrefois résidé. Une grande partie des membres du groupe *Indians in Marseille* n'habite plus dans la ville. Ceux avec qui j'ai pu entrer en contact par Messenger et qui ne sont plus en France ont vécu en moyenne quatre ou cinq ans à Marseille dans le but d'y réaliser leurs études. Après cette période, ils sont retournés en Inde et habitent maintenant soit dans leur ville natale, soit dans de grandes métropoles. En revanche, leur présence demeure perceptible dans le groupe. Ces « ex-migrants » ne participent plus fréquemment aux discussions, même s'ils peuvent « liker » des posts ou agir comme des voyeurs de tous ce que s'y passe.

Emmanuelle – interlocutrice dont l'expérience a pu être racontée dans le chapitre antérieur – est amie de l'un des administrateurs du groupe marseillais. Habitant actuellement à Paris, ce dernier a créé le groupe afin de développer l'intégration entre les Indiens qui habitent à Marseille. Néanmoins, le groupe n'est qu'un outil qui aident les nouveaux arrivés à tranquilliser leurs doutes. Emmanuelle regrette que les « indiens marseillais » ne nourrissent pas une plus étroite intégration culturelle. Selon elle, les Indiens de Paris ont l'habitude de se retrouver tous les week-ends afin de profiter d'un apéro ou pour faire un pique-nique. À Marseille, les Indiens restent enfermés chez eux ou font partie d'un petit groupe d'amis rencontrés au travail – en particulier les employés de la CMA-CGM.

L'accès au groupe Facebook est vraiment strict. Il m'a fallu plus de deux mois après avoir pris connaissance de son existence avant de pouvoir y être ajouté. Le but est clair : aide à les Indiens surtout à propos des questions concernant le visa et le renouvellement du titre de séjour. Après quelques tentatives d'entrer en contact avec les administrateurs, j'ai eu l'accès au groupe grâce à l'aide d'Olivier et de Louis – deux Indiens que j'ai rencontrés lors de la fête de Diwali – qui ont décidé d'entrer en contact avec l'un de ces administrateurs afin qu'il m'ajoute au groupe. De ce

fait, j'ai pu accéder à ce que j'appelle un parcours en réseau caractérisé non pas par une identité collective, mais par un réseau de contacts à partir duquel est construit ce que Marc Augé (2010) appelle une « communauté illusoire ». Selon cet auteur, lorsque nous englobons dans un même groupe des individus qui ont quelque chose en commun, en tenant compte de leurs désirs et de leurs particularités – en particulier pour ce qui touche aux individus dont la réalité renvoie à un contexte de globalisation où l'individualité est sans cesse renforcée par les politiques néo-libérales⁵⁴ –, nous créons une illusion qui repose sur la nécessité de regroupement des sujets dans des catégories. Les individus, pour leur part, sont multiples, et modèlent leur identité, leurs parcours dans la ville, en plus de créer des relations transfrontalières qui dessinent une représentation de Soi et de l'Autre. En effet, quoique la nationalité soit l'élément qui regroupe ces individus dans un environnement virtuel, clos et anonyme, c'est-à-dire un groupe sur l'internet, la trajectoire et les projets de chacun sont particuliers. Bien que tous soient passés par de grandes métropoles avant d'arriver en France, ils sont originaires de différentes diverses régions en Inde, avec des langues maternelles et des croyances parfois différentes. En raison de tout cela, les définir comme une communauté revient surtout à rendre invisible le contexte dans lequel ils sont insérés, les raisons pour lesquelles ils sont arrivés en Europe, ainsi qu'à négliger le cosmopolitisme dans lequel ils baignent dès qu'ils s'établissent en France.

Qu'est-ce qui, néanmoins, pousse les membres à faire partie de ce groupe Facebook ? J'ai systématiquement posé cette question à tous mes interlocuteurs. La réponse unanime renvoie donc à un fait concret : il y a des groupes Facebook constitués d'Indiens dans la plupart de villes où sont regroupés de nombreux migrants. Ils cherchent donc surtout à entrer en contact avec leurs pairs, et internet est dans ce cas le meilleur outil. Tous les informateurs prétendent qu'il suffit de taper « *indians in* » à côté du nom de la ville où ils habitent, ou vont être amenés à habiter, pour trouver un groupe. La supposition qu'il y avait un groupe Facebook d'indiens habitant à Marseille était déjà concrète lorsqu'ils y sont arrivés. Quelques-uns me racontent qu'ils avaient déjà cherché le groupe avant même de venir en France, tandis que d'autres l'ont cherché une fois arrivés dans la ville. Quoi qu'il en soit, tous ont cherché le groupe à un moment ou à un autre.

⁵⁴ La réalité du monde contemporain régie par le libre marché et par la réduction du rôle de l'État, considérée par Zygmunt Bauman comme une réalité liquide, forme une société occidentale où l'individualité et l'absence d'union entre les différents groupes s'oppose à celle vécue par une société dite « solide », dans laquelle les individus construisaient des communautés au fur et à mesure d'une lutte pour une sécurité globale (Bauman, 2001).

Dès que j'ai été ajouté au groupe, j'ai pu entrer en contact avec les membres et justifier mon intérêt à en faire partie. J'ai donc publié le message suivant :

Hello!

I'm Otávio. I'm a Brazilian lawyer and anthropologist. Now I'm here in Marseille for my studies in Anthropology at Aix-Marseille Université. My research is about the Indian community and Indian culture in Marseille. That's why I requested to be part of this group.

I already lived in India, in Bangalore, where I worked at a foundation against child labour, SCEAD Foundation India.

I would like to know if I could talk a little to you about your trajectory in France. I found this group on Facebook because of my contact with other Indians who also live here.

It'd be really enriching for my studies and my research.

Otávio

Cette publication a reçu quelques « j'aime » ainsi que quelques commentaires d'Indiens susceptibles de m'aider, parmi lesquels Emmanuelle, Laurence et Thierry. Pourtant, le nombre d'Indiens à se manifester n'a pas correspondu à mes attentes. Néanmoins, cette dynamique n'est que le reflet de la réalité pour laquelle le groupe a été créé, puisqu'il ne s'agit pas exactement d'une reconstruction collective de leur contexte culturel dans un autre pays, mais d'un outil pratique pour les aider à vivre en France. Rares ont été les moments où j'ai pu noter qu'il y avait des publications concernant des événements culturels. Cela a eu lieu à deux occasions : pour le festival de Holi en avril et pour la sortie sur les écrans de la ville d'un film bollywoodien. À tous les autres moments, les publications se cantonnaient à des informations sur l'APS ou pour de partager des opportunités de collocation. Le groupe n'étaient pas forcément un espace de sociabilité renvoyant à une « communauté », mais une façon de consolider sécurité et information.

Castells (2001) défend l'idée que les réseaux sociaux sont un espace concret en soi, dans la mesure où les positions occupées par les sujets dans le jeu des dynamiques sociales est ce qui définit les relations elles-mêmes. Les réseaux sont donc des espaces de flux. L'utilisation de cet outil par les interlocuteurs renforce l'idée selon laquelle les migrants sont aussi un flux : flux de main-d'œuvre, flux d'échanges culturels et flux de capitaux. C'est à travers le flux dans lequel ils sont insérés – le mouvement migratoire –, qu'ils créent une plateforme de communication et de solidarité, sans toutefois envisager de créer un quotidien commun. Ce sont ces intérêts et le flux lui-même qui s'imisce dans l'exil, en nourrissant une structure de communication basée sur les réseaux sociaux.

La plupart des membres ne se sont jamais rencontrés personnellement, en particulier parce que leur nombre est en train de s'accroître, et surtout parce que leur présence à Marseille est souvent dynamique et transitoire. Un membre connaît cependant toujours quelqu'un qui, à son tour, connaît cet autre individu jusqu'alors en apparence inconnu. C'est à partir de l'observation de mouvement de « bouche-à-oreille » que nous pouvons en conclure que le sentiment partagé dans le groupe est ce que nous appelons de « la solidarité ». Ce sentiment se manifeste dès que l'un des membres ne connaît pas les procédures administratives de la demande de son APS ou qu'un Indien récemment arrivé n'a pas de logement. Même si les interactions au sein du groupe ne sont pas intenses, une réponse est toujours apportée à la question posée ou une intervention a lieu afin d'aider ou même de demander une aide.

J'ai moi-même fait l'objet d'une tentative d'aider à l'autre à partir du moment où Emmanuelle a publié au sujet d'un étudiant en anthropologie résidant à Marseille, dont l'objet d'études était la culture indienne et qui avait besoin d'aide. Pour son troisième post (le 30 mars), elle a publié le texte suivant :

Hope everyone is doing good.

On 16th January, our group member, Otávio Amaral had asked us to help him gather information on Indians for his thesis. Till date not many people have agreed to meet him.

I request you to take 30- 45 minutes out of your busy schedules to help him gather information for his research on Indians living in Marseille. He isn't from the police or immigration office (for those who doubt him). He is in France only since a few months and has no social group either to present him personally to you unfortunately.

I hope people reading this will reach out to him.

C'est à partir de l'analyse de ces différentes données que l'on peut en conclure que cette structure à partir de laquelle les migrants indiens de la ville de Marseille construisent leurs liens ne peut pas être comprise comme une communauté, c'est-à-dire comme groupe d'individus dont l'identité est commune et dont les exemples moraux sont formés à partir de représentations collectives partagées. Pour Cohen (1985), une communauté est un recours symbolique constitué par une manière particulière de penser, d'agir et de se reconnaître. Ce défi renvoie à cette frontière symbolique entre l'identité de l'un et de l'autre qui édifie ce que l'auteur appelle une communauté. L'immensité du territoire indien et la diversité de langues, de cultures et de religions présentes dans le

pays est un autre facteur qui explique la dispersion de ces individus dans l'espace de la ville⁵⁵. Ils habitent dans des flux. Marseille est le flux de passage par lequel ils acquièrent des capitaux, qu'ils soient affectifs, culturels ou financiers. Demain, le migrant peut se retrouver à Paris ou dans n'importe quelle autre ville européenne, comme hier il aurait pu se retrouver à Montpellier ou à Lyon. Le flux de la vie actuelle est centré sur la réalisation d'un objectif : un diplôme, une famille, un montant d'argent. Ce but rassemble ces individus en petits groupes – tels que les étudiants de la Kedge Business School – qui peuvent être constitués et d'amis (Indiens, étrangers ou Français), voire par la famille – par l'épouse, la belle-mère et le réseau de contact que ces relations leur fournissent.

En somme, la relation entre le virtuel et le quotidien est basée sur un sentiment de coopération. C'est parce que pour j'ai eu besoin d'aide dans le passé pour m'établir en France que je réponds aujourd'hui à la demande d'aide de l'un de mes pairs. Même si ce flux ne construit pas une identité commune au travers de laquelle un sentiment d'appartenance peut être partagé, le groupe n'en exerce pas moins une répercussion sur l'action de ces individus au sein du flux qui structure l'espace entre Marseille et l'Inde.

2. Le milieu de la restauration

Le milieu de la restauration dans la ville de Marseille est un espace où la migration est constamment perceptible. Comme j'ai pu le montrer au fil du deuxième chapitre, le centre-ville est le berceau de ce mélange d'habitudes alimentaires. En outre, l'économie de cette ville s'appuie – dès le début du XVII^e siècle – sur la main-d'œuvre étrangère qui a trouvé à Marseille un lieu de refuge. Les restaurants sont depuis cette époque une opportunité productive qui permet aux migrants d'être productifs et de s'insérer sur le marché de travail. L'ouvrage de Simeng Wang (2010) montre comment le réseau permis par la restauration chinoise est une manière de fournir non seulement de l'accueil, mais aussi du travail et un cercle social aux migrants chinois habitant à Paris. L'auteure explore au fil de son livre la relation entre la souffrance causée par la migration et la façon dont cette dernière construit les attentes des citoyens issus de régions pauvres de la Chine. Ces attentes,

⁵⁵ Le chapitre précédent a porté sur les récits des parcours migratoires de quelques interlocuteurs, qui ont permis d'élaborer des hypothèses à partir de ces récits. Tous les interlocuteurs dont les trajectoires ont été décrites ci-dessus sont originaires de différentes régions en Inde, et dans plusieurs cas, leur langue maternelle est une langue locale. Comme j'ai pu vous exposer, l'hindi est un « acteur démocratique de communication » à travers lequel les citoyens indiens – surtout ceux qui sont déjà scolarisés – peuvent se communiquer entre eux. Bien qu'elles ne soient pas des langues officielles du pays, les langues locales jouent un rôle important dans la construction d'une ville ou d'un département.

qui faisaient planer l'espoir et l'euphorie chez les migrants considérant la France comme la perspective de meilleures conditions de vie, ont fini par devenir des illusions et une réalité de conditions précaires de travail, dont fait partie le quotidien usant d'un travail limité au restaurant, à la limite de l'esclavage. C'est par le biais de leur insertion dans ce milieu du travail que ces personnes ont trouvé un logement, souvent dans l'arrière-boutiques, dans des conditions inhumaines.

En ce qui concerne les restaurants indiens de Marseille, on peut noter que le milieu se scinde en deux groupes – comme pour les restaurants turcs, africains ou chinois – qui construisent la dynamique de l'espace : les patrons et leurs subordonnés.

Les thèmes de la réalité du monde de la restauration et celui de la perception qu'en ont mes interlocuteurs ont souvent été un enjeu de débat. Les restaurants sont devenus le biais d'insertion par lequel j'ai pu accéder au réseau dont tous mes informateurs font partie. C'est à partir de mes observations du quotidien de ces établissements que j'ai pu remarquer que leur fonctionnement est toujours nourri par un parcours en réseau. Autrement dit, la façon dont un restaurant amène l'un à l'autre ; ils sont tous intégrés dans un même ensemble, où le flux d'informations constitue la structure des relations.

Afin d'explicitier ces remarques, je crois qu'il est essentiel de décrire comment un restaurant mène à l'autre, et quelles sont les représentations communes qui les relie.

Un des premiers restaurants que j'ai pu visiter se situe aux alentours du Vieux port, un lieu incontournable du centre-ville touristique de Marseille, où l'on peut trouver des restaurants dont les plats coutent de cinq et dix euros, mais également des restaurants où un menu vaut plus de trente euros. De prime abord, j'ai été reçu par un homme pakistanais d'une trentaine d'années qui m'a expliqué que le restaurant serait tout de suite fermé pour des travaux dans les prochains mois. J'ai cependant vu que ce n'était pas vrai, car durant toute la période des travaux prévus, je suis passé devant, en constatant que tout fonctionnait parfaitement. En réalité, cette excuse était une stratégie pour m'éloigner et refuser de répondre à mes questions. D'autre part, ce même homme m'a néanmoins indiqué d'autres restaurants aux alentours proposant de la cuisine dite indienne où j'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs migrants y travaillant, qui n'étaient pas forcément des Indiens, mais des Pakistanais ou des Bangladais.

Dans une rue adjacente, j'ai visité un autre établissement dont les spécialités venaient supposément de l'Inde du nord. Le propriétaire était un homme âgé de plus de 70 ans habitant tout seul en France. Quand je l'ai vu la première fois, il accordait un entretien à un autre étudiant.

Quoique nos rencontres aient toujours été brèves à cause de son travail, je suis venu le voir plusieurs fois. Au quotidien, les travailleurs des restaurants commencent leur travail tôt le matin et y restent jusqu'à environ minuit tous les jours – y compris les week-ends et les jours fériés –, ce qui rend difficile le contact avec ses employés. Par contre, ce vieil homme m'a expliqué que sa vie n'était peut-être pas intéressante pour un travail étudiant. Il habite seul en France depuis plus de 30 ans et sa famille est toujours en Inde. Grâce à ses indications, j'ai pu avoir connaissance d'un autre restaurant juste à côté – un restaurant menant toujours à un autre, par le biais des interconnexions des patrons et des employés. Ils connaissaient des horaires d'ouverture (environ 11 heures le matin, avec une pause entre 14 et 19 heures). Ces liens correspondaient à la constitution spontanée d'une « communauté illusoire » (Augé, 2010). Bien que les contacts soient établis, ces rapports n'envahissent pas l'intime et l'affectif. Le contact n'existe qu'en vertu du milieu du travail et l'articulation le seul objectif est de créer des liens avec ses pairs.

Le restaurant indiqué par le vieil homme est un restaurant géré par une famille. C'est là que j'ai pu entendre l'histoire de Gabrielle, 21 ans, étudiante, née en France, mais fille de migrants indiens de la première génération d'immigrants. J'ai d'abord pris contact à travers la page Facebook du restaurant et, casuellement, c'est elle qui m'a répondu étant donné qu'elle est la responsable de la gestion de la page en question. Étudiante en commerce international à l'Université d'Aix-Marseille, elle est née un an après la venue de sa famille en France, en 1998. Un des motifs qui a décidé de la venue de sa famille est la nationalité de sa mère. Née à Pondichéry, cette dernière avait déjà la nationalité au moment de sa venue en France, alors que son père était uniquement Indien. Le couple a pris la décision de venir en France dans le but d'y trouver de meilleures opportunités en Europe et d'ouvrir un restaurant à Marseille, où une partie de leur famille était déjà établie. Dans ce cas en spécifique, la migration a eu lieu à cause d'un réseau, la parenté. C'est la famille et le contact inhérent à cette institution qui a entraîné le départ du couple vers la France à la fin des années 90.⁵⁶

Même si elle a la nationalité française, la mère de Gabrielle ne parle pas jusqu'à aujourd'hui la langue du pays ni même l'anglais, ce qui restreint son quotidien à la maison. Son père travaille tous les jours, sans exception, au restaurant. Gabrielle l'aide parfois en répondant aux réservations, en prenant les ordonnances et en administrant les pages internet. Elle prétend être toujours très

⁵⁶ D'après les apports de Radcliffe Brown (1968), la famille et les relations de parenté sont une des manières d'organiser l'espace et les rapports dans les sociétés tribales. Dans un contexte urbain comme celui qui encadre la migration en France, la famille devient souvent la porte d'entrée migratoire. Le cas de la famille de Gabrielle l'illustre bien.

occupée par ses études et par des voyages accompagnés de ses amis, qui sont pour plupart des Français. En plus, Gabrielle ne sait pas s'il y a beaucoup d'Indiens dans la ville et rappelle que la relation entre son père et des autres Indiens ne repose que sur travail. C'est avec l'objectif de faire la promotion de la cuisine indienne en ville qu'ils entretiennent des relations. D'autres exemples pourront peut-être clarifier cette relation.

Quelques semaines après ma rencontre avec Gabrielle, j'ai pu faire connaissance – à partir du contact de Baptiste, Bangladais à l'âge de 22 ans exilé en France – de René, 48 ans, Indien établi en France depuis 26 ans. Ce dernier est actuellement propriétaire d'une alimentation générale situé dans le quartier de Noailles ; l'un de ses frères est, par hasard, partenaire commercial du père de Gabrielle dans le restaurant. Au cours du temps, ce va-et-vient entre mes interlocuteurs est devenu habituel, ce qui m'a permis de discerner progressivement une organisation en réseau. Par hasard, le magasin est situé juste à côté d'un autre restaurant de « spécialités indiennes et pakistanaises » dont le propriétaire est l'oncle de Baptiste. Tant Baptiste comme René se sont connus grâce au milieu où ils étaient plongés ; lors qu'un est Musulman, l'autre est Sikh. Ce qui les unit, c'est le travail ; ils sont sans cesse l'un à côté de l'autre. Baptiste reçoit les clients dans son restaurant tandis que René se tient derrière le comptoir de son magasin. Le contact établi avec eux m'a amené à un autre restaurant se trouvant dans la même rue, où la plupart des employés sont issus du Bangladesh sous la condition d'exilés en France.⁵⁷ Tous se connaissaient, à cause de la proximité de leur lieu de travail. Juste à côté, j'ai trouvé encore un autre restaurant où les employés venaient tous à la fois du Pakistan et m'ont demandé, par la suite, si je cherchais un cuisiner à embaucher dans « mon restaurant ».

La fête de Diwali, qui fait ci-dessous l'objet d'un récit ethnographique, est arrivé à moi grâce à cette trajectoire dans guidée « bouche-à-oreille » définit les proches. Un samedi après-midi, j'ai pu visiter un restaurant situé sur l'avenue du Prado, un boulevard qui relie le centre-ville aux quartiers sud, où habite la considérée « bourgeoisie » de la ville. Le restaurant était rempli de Français qui s'y régalaient des différents plats. Derrière le comptoir, un Indien tenait la caisse. En France depuis 10 ans, il a commencé à travailler dès son arrivé dans le milieu de la restauration et m'a indiqué une soi-disant « fête d'Indiens ». Sur un morceau de papier, il m'a écrit l'adresse et l'horaire de cette fête, qui se tenait le lendemain à 10 heures, dans un autre restaurant au bord de la mer appartenant au même propriétaire. Le milieu dans lequel les différents membres de la famille

⁵⁷ Tous ses réfugiés ont refusé de me parler en affirmant tous être en attente du statut de réfugié politique.

évoluent correspond donc à quelques enseignes. Le propriétaire d'un restaurant, après s'être déjà bien installé dans la ville, investit son argent dans un autre restaurant qui sera placé dans un autre secteur de Marseille. Ainsi, la ville est quadrillée de restaurants différents, même si les propriétaires sont les mêmes.

Un autre restaurant où j'ai pu établir des contacts est situé à proximité du Cours Julien, quartier bohème, dans une rue où l'on peut trouver plusieurs brasseries et aussi un centre de yoga dont la guru est une Française qui a effectué sa formation en Inde. Dans ce restaurant-là, dont le nom fait directement référence au Pakistan, tous les employés sont Pakistanais. La cuisine proposée est néanmoins présentée comme indienne. Le patron est également propriétaire d'un autre restaurant qui se trouve à seulement quelques mètres de distance, sur la place Notre Dame du Mont, où le seul serveur est Pakistanais, tandis qu'un seul Indien officie en cuisine. Les plats servis sont les mêmes, l'unique différence étant la localisation.

Dans un autre restaurant dans un autre arrondissement de Marseille, j'ai rencontré Michel, propriétaire d'un petit restaurant dans lequel il cuisine et reçoit lui-même les clients. En France depuis 10 ans, il est d'abord venu à Paris avec un visa de tourisme, puis il est devenu sans-papiers. Grâce à son projet d'ouverture d'un restaurant à Marseille avec de l'argent économisé pendant plus de 7 ans en travaillant comme électricien, il est parvenu à obtenir sa régularisation auprès de la préfecture. Son prénom est revenu au cours de plusieurs de mes entretiens dans d'autres restaurants, même sur le groupe Facebook. Michel est connu pour son restaurant et pour sa nourriture, mais il n'entretient aucune relation avec d'autres Indiens de la ville. Je l'ai rencontré le même jour où j'ai été informé de la fête de Diwali. Michel était déjà au courant de cette célébration grâce à ses contacts avec les autres propriétaires, mais il ne savait pas s'il s'y rendrait

Le contact est à la base de la structuration espace dans le milieu de la restauration indienne à Marseille. En revanche, ce rapport se restreint au travail. Je connais mes concurrents sur marché en même temps que je me fais connaître par eux, toutefois sans établir aucune relation au-delà de cette condition de « collègues ». En effet, c'est à partir de mes « réseaux personnelles » en Inde, au Pakistan ou au Bangladesh que j'embauche mes employés.⁵⁸ Le seul lien entre tous ces informateurs est le fait d'être tous enchâssés dans le même milieu professionnel de la restauration. Dès

⁵⁸ Baptiste, par exemple, est venu en France – après quelques mois en tant que réfugié en Allemagne – grâce à son réseau de contacts au Bangladesh. Quelques amis à lui connaissaient un homme qu'il appelle « oncle » qui était disposé à l'accueillir. Pour l'instant, il habite chez la famille de ce dernier (l'étage en-dessus du restaurant dans le même immeuble) tout en recherchant d'autres opportunités d'emploi.

lors, la connexion entre les restaurants et les patrons configure ce que l'on peut appeler, conformément à la théorie de Barnes (1987), un réseau partiel. Autrement dit, les activités communes sont limitées à l'activité économique. Les patrons comme les employés se retrouvant dans une ville où les vagues de migration font partie de leur imaginaire, ils connaissent souvent d'autres migrants ayant des origines communes. De plus, ces entreprises sont une manière de faire circuler les richesses, les produits et les clients. Ce mouvement entre les éléments est l'une des bases indispensables au phénomène des réseaux soit accompli. Mitchell (1966), dans son étude sur les réseaux au sein de contextes urbains, affirme que les potins constituent par exemple sont un échange d'informations qui alimente les contacts entre les individus. Dans les cas que je viens d'exposer, les informations à l'égard de l'existence d'un possible concurrent de marché ou à l'égard d'un nouveau migrant sans travail qui vient d'arriver à Marseille sont des façons de créer un espace où ces migrants circulent en liberté.

En ce sens, construire un réseau de contacts entre les restaurants revient à être visible dans ce milieu. Quoique la relation soit parfois encadrée par un rapport de subordination entre patron et employé, le flux d'informations concernant l'arrivée d'un Indien dans la ville ou la nouvelle d'un nouveau restaurant ouvrant ses portes sont des manières d'établir une connexion. Pourtant, ces relations demeurent restreintes au travail, et n'empiètent pas sur la vie personnelle ; elles ne franchissent pas la frontière de l'affectif. C'est la condition même d'une main-d'œuvre supposément spécialisée, c'est-à-dire d'être capable de reproduire la nourriture qu'il est déjà habitué à manger dans son pays, qui concrétise la position qu'occupera le migrant.

3. La fête de Diwali

La fête de Diwali est l'un des plus importants festivals de la culture hindoue. Cette célébration est l'occasion de se réunir, de porter de nouveaux vêtements, de faire la fête entre les proches. La célébration compte avec des lumières, des feux d'artifices et des bougies. Non seulement célébrée par les Hindous, la fête l'est aussi par les Bouddhistes, les Sikhs et les Jaïns⁵⁹. Son origine est ancrée dans la destruction du mal par Lord Rama, l'une des faces de Vishnu. Considéré comme un

⁵⁹ Basé sur le principe d'« ahimsa », de la non-violence, cette religion a été longtemps considérée comme une secte au sein de la propre religion hindoue. Ses croyances prêchent l'égalité entre les hommes, les animaux, les plantes et l'eau. Tous ces éléments sont dotés d'un principe qui s'appelle « jiva », c'est-à-dire de l'âme. Tous ces acteurs sont reliés par une relation karmique d'existence et agentivité réciproque. Dans le but d'atteindre un état de conscience spirituel, la religion préconise comme sacrifice l'ascétisme, la renonciation aux plaisirs de la chair (Long, 2009).

jour férié religieux en Inde, cette festivité dépasse les professions de foi et est devenue une date importante dans le pays, à l'image le Noël en Europe et en Amérique. Mon but ici c'est d'élaborer un bref récit ethnographique d'un événement observé en novembre 2018 : la célébration de la fête de Diwali à Marseille.

Célébrée quelques jours après la date officielle, la fête à Marseille avait pour objectif de rendre possible sa célébration par les citoyens marseillais. Cependant, la possibilité de célébrer des traditions – en particulier, celles issues de la culture hindoue – sont toujours restreintes dans la ville. N'ayant qu'un petit centre culturel, la promotion de la culture, de la langue et de la nourriture indienne est encore aujourd'hui limitée aux acteurs spécifiques qui utilisent l'image de l'Inde pour gagner leur pain. J'essaierai d'exposer par la suite le déroulement de la fête de Diwali, afin de démontrer la façon dont la culture indienne est vécue dans la ville, en particulier en tenant compte des réseaux étroits de relations intimes en tant que *background* d'une expérience particulière.

C'était un dimanche soir et je suis sorti de chez moi avec l'espoir de rencontrer beaucoup d'Indiens, de contempler des bougies au bord de la mer et de profiter de toute une structure accueillant les croyances hindoues. En fait, quand lorsque je suis arrivé sur le Promenade Georges Pompidou, il n'y avait personne sur la plage. J'ai commencé à chercher le restaurant où on m'avait été indiqué que la fête aurait lieu. Tout devait commencer à 19 heures, mais il n'y avait qu'un seul homme, aux traits indiens, assis et fumant devant le restaurant. Une décoration particulière avait été accrochée à l'extérieur. Sur les murs, des panneaux représentaient plusieurs passages des mythes indiens⁶⁰; des chaises en bois ombre fabriquées à la main ; sur le côté droit un grand canapé rouge en velours ; un sol de marbre blanc, un comptoir également en marbre et un bar en verre laissaient voir le raffinement du lieu.

Lorsque je suis entrée, je suis directement allé parler à un homme derrière le comptoir. Responsable de la caisse et de la réception des clientes, il est Pakistanais. Après lui avoir raconté mes origines et la raison de ma venue en France, pour effectuer une recherche portant sur les Indiens habitant à Marseille, je lui explique que j'ai été invité à la fête de Diwali et lui demande s'il serait d'accord que j'y reste. Il me montre le *flyer* et je demande le prix. Tout étant un événement privé, il fallait payer l'entrée, 15 euros. Le papier annonçait qu'il y aurait de la danse, de la musique de Bollywood et aussi un menu. Selon lui, plusieurs Indiens devaient venir et, certainement, je

⁶⁰ Dans le prochain chapitre, je me consacre à analyser l'imaginaire indien à Marseille, spécialement en analysant les restaurant comme base pour la construction d'une image sur le pays.

pourrais parler à tous de mon projet de recherche. À la fin, il n’y avait que 25 personnes. La plupart n’étaient pas des Indiens, mais des sympathisants de la culture. Je me suis senti extrêmement frustré par rapport à mon anxiété de participer à une célébration allant au-delà du privé. J’espérais rencontrer des Indiens faisant leurs prières, contempler des feux d’artifice et regarder des bougies flottant sur la mer.

Les premiers à arriver sont un monsieur d’âge moyen et une jeune femme. Elle s’appelle Anaïs, française née à Marseille qui a étudié l’hindi à l’université et fait aujourd’hui fait de la danse hindoue avec une professeure indienne qui habite dans la ville. Elle porte des vêtements indiens blancs brodés alors que le monsieur est habillé d’un plus simples, toujours indiens. Une femme, Jacqueline, arrive juste après, accompagnée de deux enfants, tous très bien habillés de costumes traditionnels. Ils se joignent à Anaïs et au monsieur et discutent avec beaucoup d’intimité. Jacqueline est l’épouse du propriétaire du restaurant et s’occupe bientôt d’organiser les tables pour que tous les invités puissent rester ensemble. Une femme d’âge moyen, accompagnée de deux enfants arrive ensuite ; le garçon a environ quatre ans et la fille est un peu plus âgée, autour de dix. Plus les invités arrivent, plus je m’aperçois que cette célébration n’est pas très populaire. Les vêtements et l’environnement montrent que tous ceux qui sont venus pour célébrer Diwali en ce dimanche soir disposent d’un capital financier certain. À la différence des célébrations gitanes qu’on peut observer à Marseille, cet événement-là est destiné à une classe sociale. Après avoir écouté les conversations et les observé mouvements des invités entre eux, j’e comprends que le but est de réunir des personnes autour d’une commémoration plus intime. Au contraire du festival de Holi, qui a lieu dans différentes villes d’Europe et attire de nombreux Européens qui voient en cette célébration l’occasion de se divertir, cette fête de Diwali est particulièrement dédiée aux Indiens et à leurs traditions.⁶¹

Par la suite, deux femmes très bien habillées de vêtements occidentaux sont arrivées et sont allées directement parler à l’épouse du propriétaire. L’une, amie de la famille, m’a donné son numéro de portable à la fin de la fête au cas où j’aurais besoin d’une aide durant mon séjour à Marseille ; l’autre, d’origine marocaine est la nounou des enfants du patron du restaurant. Même si elles n’étaient pas dans les *sarees*, elles étaient bien habillées. Un couple est ensuite arrivé, avec leurs deux filles. Le mari porte des vêtements occidentaux, mais la femme est vêtue d’un *saree* des

⁶¹ La célébration de Holi a eu lieu le 20 avril, durant l’après-midi, sur la Plage du Prado à proximité du restaurant qui avait accueilli la célébration de Diwali.

tons de bleus et d'or. La fille ainée porte une jupe et une chemise colorées ornée de bijoux. Ce sont des amies des propriétaires. Le père est arrivé en France il y a vingt ans pour effectuer ses études de master à Marseille, qu'il n'a pas fini. Quelques années après avoir trouvé du travail, il a fait venir sa femme – issue de la région de Mumbai –, qui habite depuis avec lui. Elle ne parle pas ni l'anglais ni le français et ne se communique avec ses enfants et ses amis qu'en hindi.⁶²

C'est au tour d'un homme mince accompagné de sa femme, qui porte un troisième œil sur le front et un bébé dans les bras, d'arriver ; à leurs côtés, un couple plus âgé. C'est la famille d'Yves, venu pour avoir un aperçu de la culture indienne. Au cours d'autres rencontres, Yves m'a raconté que ses beaux-parents sont fascinés par la culture indienne et profitent de toutes les occasions pour s'intégrer chaque fois davantage dans cette culture qui fait maintenant partie du quotidien de leur petit-fils.

Sans tarder, une prière démarre. Comme le principe de la laïcité est la forme primordiale de la relation entre le sacré et la vie quotidienne en France, les prières sont restreintes à la sphère du privé et, à l'encontre de ce à quoi l'on pourrait attendre d'une célébration religieuse, tout se passe dans un coin à côté à l'entrée du restaurant – toujours à l'intérieur de l'établissement. La propriétaire et sa fille ont mis un voile sur la tête, ont allumé des bougies et des encens devant l'image de la déesse. Elles appellent toutes les autres femmes et une queue se forme. En essayant de m'approcher, on m'appelle pour participer à la prière. À partir ce moment-là, je suis inséré dans le réseau où toutes ces personnes semblaient être déjà introduites. Ce qui était vraiment important, c'était l'intérêt pour la spiritualité, pour la culture et pour les représentations de la religion hindoue.

Après avoir été présenté aux invités, je suis introduit auprès de l'épouse du propriétaire de ce restaurant, qui m'invite à m'asseoir à table où tous étaient réunis pour partager le repas. Anaïs, l'étudiante qui m'avait convié à participer de la prière, veut en savoir plus sur mon enquête et me raconte qu'elle prend ses cours de danse. Sa professeure serait certainement disponible pour m'aider et pour me faire part de sa trajectoire en France avec moi.⁶³ Enfin, elle m'ajoute sur Facebook

⁶² J'ai pu un peu accompagner de la trajectoire de ce couple via Facebook. Jean, le père, m'a ajouté sur les réseaux sociaux durant la fête, ce qui m'a rendu possible de percevoir que, habituellement, le Facebook s'agit pour lui – ainsi que pour les autres migrants – un outil de partage des réussites en Europe. Dans les jours plus froids d'hiver, la famille est partie aux alpes françaises. Dans les photos de voyage, plusieurs amis vivant en Inde commentent, mettent des pousses en l'air et montrent leur admiration pour cette vie en Europe.

⁶³ Dans le prochain chapitre, j'essaie d'introduire les récits de vie de deux artistes indiens qui habitent à Marseille et utilisent l'art comme manière de propager la culture indienne au-delà d'un simple gagne-pain, Simon et Madeleine. Cette dernière est la professeure de danse d'Anaïs, une des interlocutrices avec qui j'ai pu avoir assez des contacts réguliers, en plus de participer à ses cours.

s'aperçoit que nous avons des amis en commun, comme Michel, propriétaire de l'un des restaurants que j'avais visités dans les alentours du 5^{ème} arrondissement. Toutes ces personnes sont liées entre elles et ces liens transparaissent dans le groupe *Indians in Marseille*. De surcroît, Anaïs affirme avoir rencontré Jacqueline, l'épouse du propriétaire, lorsqu'elle est allée dîner dans un autre restaurant dont le propriétaire est aussi le mari de celle-là. La relation entre les deux, par contre, n'est pas intime. C'est strictement d'intérêt par la culture et sa propagation à Marseille qui les unit.

Vient ensuite le repas, du poulet panné en entrée et une salade de laitue et des pois chiches. Même si la fête est destinée à revivre l'expérience d'une tradition ancestrale, le poulet fait partie du repas, ce qui éloigne la rigueur des valeurs de l'hindouisme orthodoxe. Puis, vient le plat principal, du fromage fondu avec diverses épices, accompagné de poulet au curry et de riz. Le repas est extrêmement plantureux, d'une manière disproportionnée par rapport aux prix pratiqués habituellement dans des restaurants similaires. La quantité de nourriture est énorme en comparaison avec les quinze euros demandés. J'écoute Jacqueline raconter à son amie que son mari n'avait même pas l'intention de facturer quoi que ce soit pour cette fête, mais que de sommes même modiques leur permettent de couvrir certains frais.

Cette valeur figurative symbolise le désir à propager la culture dans la ville. Si on la compare avec les cultures d'autres pays, en particulier celles des pays du Maghreb, la culture indienne n'est pas très présente dans le milieu associatif marseillais. Le nombre de participants à la fête témoigne de cette invisibilité. La tentative d'élargir l'accès au restaurant et aussi à la culture indienne donne une idée de l'effort déployé pour que ces croyances indiennes et leur présence soient perceptible dans un espace où la diversité des cultures construit un imaginaire multiculturel. Cependant, malgré la modicité du prix demandé, le restaurant demeurait vide et seuls les « amis des amis » étaient présents.

Après le menu, la fête se poursuit avec les présentations artistiques des enfants. Elles dansent, chantent et exhibent la preuve de leurs habilités artistiques. L'une d'entre elles a fini par se tromper dans les pas de sa chorégraphie et court se réfugier dans les bras de son père. Toutes les petites filles se sont entraînées chez elles pour que la fête soit une occasion spéciale entre les proches. Je profite de cette occasion plus étendue pour aborder l'épouse de Yves, Manon, afin de lui raconter sur mon enquête. Immédiatement, elle me demande si je parle l'anglais pour se communiquer avec son mari. C'est à ce moment-là que je fais un premier pas vers mon « interlocuteur privilégié ».

Entre-temps, deux Indiens supplémentaires arrivent. Ils ne sont pourtant pas connus de la famille, mais sont néanmoins bien accueillis. Il n’y a plus d’espace pour qu’ils s’assoient autour de notre table, alors ils s’installent à la table d’à côté. Les hommes sont tous autour du comptoir, tandis que les femmes restent autour de la table et bavardent avec moi ; la division des groupes est notoire. Parmi les femmes, seules deux sont Indiennes, tandis que chez les hommes, on compte le propriétaire – migrant originaire de la région du Punjab –, le garçon d’origine pakistanaise et le père de l’autre famille d’amis.

Après les présentations, vient le dessert, composés de fruits : pommes, raisins et grenade. Tout est coupé en petits morceaux. Tout à coup, le monsieur pakistanaise vient distribuer une fourchette. Tous l’utilisent pour manger, sauf les enfants qui mangent avec les mains. Une fois de plus, les traditions sont envahies par les habitudes occidentales, ce que le fait même de célébrer la fête un dimanche soir, cinq jours après la date officielle en Inde, vient également le rendre perceptible.

Yves m’appelle et me dit qu’il va fumer, mais que l’on peut parler tout de suite. J’attends quelques minutes et je décide de le rejoindre pour fumer une cigarette. Alors que je raconte mon expérience en Inde et mon arrivée en France, l’un des Indiens qui sont arrivés en retard vient fumer avec nous. Il s’agit Olivier, 28 ans, né à Kolkata, sur Marseille depuis peu plus de deux mois suite à des études en ingénierie aérospatiale à Strasbourg. Il travaille actuellement dans une entreprise à la Compagnie Maritime d’Expertises, dans le département qui s’occupe des projet de développement aérospatial et partage une chambre avec un ami, Louis – lui aussi ingénieur diplômé à Strasbourg –, qui l’accompagne pour la fête. Quelques jours plus tard, j’ai pu les rencontrer chez eux pour un apéro un dimanche soir. Habitant dans un immeuble dont la plupart des habitants sont Français, ils me disent qu’ils se sont rendus à la fête dans le but de rencontrer des Indiens, après avoir eu connaissance de cette célébration via le groupe Facebook. En revanche, ils m’affirment s’être sentis frustrés lorsqu’ils se sont rendus compte que la fête se limitait à un petit groupe fermé, principalement composé d’une famille, avec très peu de participants.

De ce point de vue, qu’est-ce que peut nous dire la fête de Diwali quant aux modes la communication de ces acteurs qui s’intègrent à partir d’un environnement virtuel ?

La fête de Diwali est l’une des façons de montrer combien les relations permises par ce groupe et sa structure même sont superficielles à Marseille. Le groupe Facebook a servi à rendre publique une initiative ponctuelle de regroupement basée sur le sacré, mais qui s’est finalement

avérée restreinte au petit réseau des amis du couple de propriétaires du restaurant. Quoique la tentative ait été de promouvoir une tradition d'extrême importance pour la culture indienne, le petit nombre de participants est un fait qui illustre le fait que les intersections où ces individus se croisent irradiant dans un espace localisé autour de ceux qui partagent le même quotidien. Jacqueline et son mari étaient les hôtes de la fête et n'ont reçu, en majorité, que leurs amis indiens, quelques autres amis français et deux indiens venant d'arriver dans la ville.

Ce que je veux souligner ici, en ce qui concerne la liaison entre le groupe et la culture, c'est la façon dont le lien illusoire autour d'un quotidien commun est fragilement construit. Tout étant publiée sur Facebook, la fête a eu une portée limitée, et c'est cela qui renforce l'aspect illusoire des réseaux virtuels qui nourrissent l'imaginaire d'une communauté dont les rapports sont ancrés dans la réciprocité d'un échange d'informations. La fête de Diwali est devenue quelque chose de très privé et restreint à un groupe qui n'était finalement qu'un réseau d'amis en train de célébrer une date importante pour leur culture, bien qu'elle soit également importante pour les autres interlocuteurs, qui ont néanmoins préféré de la vivre dans leur individualité⁶⁴.

La relation avec le collectif, comme je l'ai exposé, est restreinte à l'échange d'informations et à l'attente de la construction d'un réseau d'aide qui franchisse la sphère de l'individuel pour arriver aux espaces publics, qui ont alors une plus grande pertinence si l'on pense en termes de partage de l'expérience commune de l'éloignement de ses origines. Ainsi, les pratiques culturelles se trouvent toujours limitées à l'individualité ; en d'autres termes, cette pratique a lieu dans l'espace privé, par le biais d'une prière devant une image sacrée, par le fait de cuisiner de la nourriture indienne pour quelques amis du travail, au fils de la lecture d'un livre sur la mythologie hindou, en assistant à un film bollywoodien. En effet, le recours au virtuel – toute comme la publication du flyer divulguant l'événement – agit alors comme une action dont l'objectif est de resserrer l'intégration entre les Indiens qui habitent maintenant à Marseille. Tous manifestent l'espoir d'une plus

⁶⁴ Um point sur lequel j'aurais aimé insister dans ce mémoire c'est l'enjeu de l'expérience religieuse actuelle de ces migrants. Le temps disponible pour le terrain et la difficulté à accompagner le quotidien saturé par le travail de mes interlocuteurs n'ont pas été suffisants pour construire un récit ethnographique à l'égard de leur expérience spirituel et symbolique. Tous se considèrent néanmoins éloignés de la religion et ne consacrent pas un temps important de leur quotidien aux rituels. En tous cas, la religiosité est vécue de façon individuelle et privée, à l'aide de petits symboles (soit une photo de Ganesh ou de Shiva dans une pochette ou un autre petit objet qui les amène en Inde). La religiosité de ces migrants est liée à la nostalgie causée par l'exil et participe à la préservation de ce sentiment.

grande intégration au sein de la « communauté indienne » sont toujours récurrentes dans les discours de ces sujets, même que ce sentiment, mais en réalité, ne se concrétise pas et la situation demeure suspendue.

Conclusion

D'après Clifford Geertz (2008), le comportement humain est une manière de construire une action symbolique transmettant la signification. À partir de l'observation des réseaux de contacts entre les individus concernés, nous pouvons noter que les contacts établis dans l'environnement virtuel sont des signifiants d'une dynamique de réciprocité et de solidarité. C'est leur origine commune qui relie les acteurs, même si leurs trajectoires sont particulières. Dans le milieu de la restauration, la connaissance renvoie à l'économique. Autrement dit, je connais mes concurrents et je circule dans ce milieu dont les racines s'ancrent dans la volonté d'offrir à manger de la nourriture « indienne ». Les origines de ceux qui travaillent dans ces établissements ne sont parfois les mêmes. C'est sur cette image de l'Inde que le prochain chapitre s'appuiera.

Les liens qui tissent de ce réseau sont maintenus grâce au contact avec les institutions de la famille et du mariage. De cette façon, les réseaux sociaux agissent comme un espace propice à l'échange d'informations. Néanmoins, une question nous reste en suspens : comment l'imaginaire marseillais construit-il l'image de l'Inde ? Comment mes interlocuteurs réagissent-ils à cette image ?